

Le temps des celeges.. : de Courtételle. = Le temps des cerises : de Courtételle

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **L'ami du patois : trimestriel romand**

Band (Jahr): **3 (1975)**

Heft 3

PDF erstellt am: **15.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-237056>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



LE TEMPS DES CELEGES... de Courtételle
 LE TEMPS DES CERISES...

Tiaind vôs yèrèz ces lein-
 gnes, aimis patoisaints, les
 celéges seraint pèssèes. Les
 oëjés airaint "chôtrè" les
 drieres, que les tieuyous
 n'aint saivu pâre â capiron
 des hâts celégies.

Ces bés et bons fruts sont
 aidé bin r'tieuri : tot le
 monde les ainme, tot le mon-
 de y fut aiprés. Ran que de
 les voûere, l'âve nos vint
 en lai goûerdge. E yé long-
 temps qu'an tchainte de tot-
 tes faïçons "le temps des
 celéges". San on l'occasion

Quand vous lirez ces lignes,
 amis patoisants, les cerises
 seront passées. Les oiseaux
 auront "sifflé" les derniè-
 res, que les cueilleurs n'
 on pu prendre à la cime
 des hauts cerisiers.

Ces bels et bons fruits sont
 toujours bien recherchés :
 tout le monde les aime, tout
 le monde court après. Rien
 que de les voir, l'eau nous
 vient à la gorge. Il y a
 longtemps que l'on chante
 de toutes faïçons "le temps
 des cerises". Si l'on a l'

de grümpeie chu ĩn ç'légie,
an s'an fot piain lai pain-
se, è se rendre malaite, â
moins jusqu'à lend'main ...
Qu'an vôs en bèye einne
crattè, vôs lai vudie dains
lai djoinnè ! Taint pé !
s'è fât ritaie lai voû vos
saïtes ! ...

Lai tieujeniere profite di
temps des celéges pou pré-
paraie totes soûetches de
r'pés : les toétchés, les
mieules, les begnats, et
bin d'âtres r'cegnons. Elle
fait aichebin des confitu-
res, des conserves, qu'elle
rétrope pou vôs les foérraie
dôs l'nèz pus taïd, tot an
vôs dyaint : "Te vois, tai
Mairie, elle te paiye les
celéges en pien huvie ! ...
Te serés ĩn pô dgenti, qu'i
me pense ? ...

Tiaïnd les celéges sont mai-
rures, les afaints se faint
loups que dyïnt les véyes
dgens. Pou cés qu'aint des
celéges pou raissasiaie lai
marmaye, tot vait bin.
Mains ç'ât les âtres dâli !
Lai pouere mère que compte
des derieres pieçattes â
fond de sai boéchatte ne saït
qué Saint aïpelaie en son
sécoué, foéche qu'elle ât
tirvoingnie poi ses "petéts

occasion de grimper sur un
cerisier, on mange des ce-
rises à son soûl, à se ren-
dre malade, au moins jus-
qu'au lendemain ... Qu'on
vous en donne un panier,
vous le videz dans le jour-
née ... Tan pis! s'il
faut courir où vous savez...

La cuisinière profite du
temps des cerises pour pré-
parer toutes sortes de re-
pas : les gâteaux, les ome-
lettes, les beignets, et
bien d'autres repas. Elle
fait aussi bien des confi-
tures, des conserves, qu'el-
le remise pour vous les
fourrer sous le nez, plus
tard, tout en vous disant:
"Tu vois, ta Marie, elle
te paye les cerises en plein
hiver ! ... Tu seras un peu
gentil, que je pense ? ...

Quand les cerises sont mûres,
les enfants se font loups di-
saient les vieilles gens !
Pour ceux qui ont des cerises
pour rassasier la marmaille,
tout va bien. Mais c'est les
autres ensuite. La pauvre mèn-
re, qui compte ses dernières
piécettes au fond de sa bour-
se, ne sait quel Saint ap-
peler à son secours, à force
d'être tirillée par ses pe-
tits-loups (ses enfants). Ce-

loups". Çoli se comprend ! Les belles celéges étalées dans les boutiçhes poétchant brament envie, mains elles ne veniant pe soê chu lai tâle !... Mâtin, cés qu'an pèse dains l'aïlaimbic, an ne les maindge pe; an en fait de "l'âve de ç'léges" (di kirsch de lai gotte, poidé!) Que v'lèz-vous ? Les celéges sont tchieres pou les p'téts dyaingnous; ! Les poûeres dgens les ravoêtant pus qu'ès ne les maindgeant !

E ne fât pe trop s'étoinnaie se les afaints des poûeres dgens s'en vaint en campagne, schmerotzaie, dedds ou dechus, les celégies des âtres dgens, déraïmaint, engoulaint celéges et dyenés en lai fois. An n'aurait dire qu'ès faint daïdroit, bin chur, mains en n'aurait, non plus les condamnaie sains pidié, qu'en dites-vous ? El airive que des belles brainces sont cassées. C'ât bin dammaïdge ! Mains èl airrive aïtot que les galopins r'ciant quéques riemès, ou soê tenès, ou bin oncoé, ço qu'an ne dairait pe voûere, in piomb laivoù le dos pie son nom, oubin s'en vaint en l'hôtâ, les aroiyes frottées ou déchiries...

la se comprend ! Les belles cerises étalées dans les magasins portent envie, mais elles n'arrivent pas facilement sur la table. Hélas ! les cerises sont cher pour les petits gagners ! Les pauvres gens les regardent plus qu'ils ne les mangent !

Il ne faut pas trop s'étonner si des enfants s'en vont en campagne, s'accager les fruits sur et sous les cerisiers des autres, débranchant, englutissant à la fois, cerise et noyau. On ne peut dire que cela est bien, mais on ne saurait non plus les condamner sans pitié, qu'en dites-vous ? Il arrive que de belles branches sont cassées ! C'est bien dommage ! Il arrive aussi que les galopins reçoivent quelques coups de fouet ou de verge, ou bien ce qu'on ne devrait pas voir, un plomb où le dos perd son nom, ou bien des oreilles frottées et déchirées. Je suis sûr que l'un ou l'autre de mes lecteurs peut avoir des souvenirs sur ce chapitre-là,

I sens chûr que yun ou l'âtre de mes yějous peut avoir des souvenirs chu ci tchaipitre-li, que n'né ?

Ichéque année, lai séjon des celéges me rappele mon enfance, entre huit et dix ans. Nos étins oncoé tus en l'hôtâ. Le père était moûe. Mais boinne mère le remplaçait pou faire allaie le ménaidge et dirigie ses sept enfants. I étôs le tchianni. Nos avîns in prè en "l'Etang", â pie di Sâcy, que longgeait le tchemin de lai Montaigne. Tot le long de lai baîrre, è y aivait ène laignie de celégies, qu'étint bés, lairdges et hâts. C'était des "noiries", moins yun, que beyaît des grossesrouddges. Mai mère dyait qu'els arvînt â moins cinquante ans ! Yôs celéges étint belles grosses,, fermes, sucrées. Les dgens di velaîdge les coingnéchint des fin meus... An était tchitte de tieudre les brainches que beyint chu le tchemin... Es fesint bin soîe de les pâre ; ès n'aivint qu'è râteiaie, dôs les grosses brainches, les tchies de foin que déschendant de lai montagne, pou se régâlaie de ces boin-

que nom pas ?

Chaque année la saison des cerises me rappelle mon enfance, entre huit et dix ans. Nous étions encore tous à la maison. Le père était mort. Ma bonne mère le remplaçait pour faire aller le ménage et diriger les sept enfants. J'étais le "tchianni" (le dernier né). Nous avions un pré en l'"Etang", au pied du Sacy (pâturage), qui longgeait le chemin de la montagne. Tout au long de la haie, il y avait une lignée de cerisiers, qui étaient beaux, larges et hauts. C'était des noiriers, sauf un qui donnait des grosses rouges. Ma mère disait qu'ils avaient au moins cinquante ans. Leurs cerises étaient belles et grosses, fermes et sucrées. Les gens du village les connaissaient fort bien. On était quitte de cueillir les branches qui donnaient sur le chemin..., ils faisaient facilement pour les prendre ils n'avaient qu'à arrêter sous les grosses branches, les chars de foin qui descendaient de la montagne pour se régaler de ces bons

nes celéges. Coli n'yôs cõtait ran, au léchaît faire. An poéyaît croire que ces "malins" aittendint que les celéges sint mairures, è point, pou allaie foinnaie ès montagnes.

Tiand le temps de lai tieuyatte était li, mes dous frères, dous bons lurons, aittaitchint les grantes étchieles chu lai tchairatte è doûes rues ; mes soeurs en fesint aittant des tchairpaingnes et des crattes, èt peus nôs paitchins â moitan de lai maitnèe. Aichetôt chu piaice, aichetôt à traivaiye, que duraît tot lai djoinnèe. Pe quection de nonnaie, an maindgeait des celéges et di pain.

E m'était défendu de graipinaie aimont les etchieles, i n'poéyôs pe non pus tchaitenaie és aïbres qu'étint bin trop grôs. I maindgeôs les celéges que tchoéyint è terre. Les tieuyous qu'éntins dgentis d'aivôs moi tchaimpint quéques poingnattes et des tchaicats. El airrivaît qu'eine tieuyeuse mâlaidroite tenvoichaît eine paitchie de sai crattèe. Qué fête pou moi ! I m'aissietos â pie di celégie, i écachiôs les celé-

fruits... Cela ne leur coûtait rien, on laissait faite. On pouvait croire que "ces malins" attendaient que les cerises soient mûres à point, pour qu'ils aillent faner aux montagnes.

Quand le temps de la cueillette était venu, mes deux frères, deux fameux lurons attachaient les grandes échelles sur la charrette à deux roues, mes soeurs en faisaient autant des paniers et des "crattes", et puis nous partions au milieu de la matinée. Aussitôt sur place, aussitôt au travail, qui durait toute la journée. Pas question de dîner, on mangeait des cerises et du pain.

Il m'était défendu de grimper les échelles. Je ne pouvais pas non plus escalader les arbres qui étaient trop gros. Je mangeais les cerises qui tombaient à terre. Les cueilleurs qui étaient gentils avec moi m'en jetaient quelques poignées, ou des trochets. Il arrivait qu'une cueilleuse maladroite renversait une partie de son panier. Quelle fête pour moi. Je m'asseyais au pied du cerisier, j'écrasais les cerises, j'enlevais les

ges pou rôtaie les dyenés, i rempiâchôs mai p'tête ét-çhéatte és trâs quâts, i mâchiôs in pô d'âve poili dedains, et peus, i boinôs et maindgôs ci mouesse. Peutes bin craire qu'i m'froiyôs de lai belle manière ; i r'sannôs è pôs près in nègre. Tot l'monde riait de bon tiûere, putôt que de granmoinnaie.

Lai djoinnès fini, nos rentrins en l'hôtâ. Les bouebes, tot fies de lai récolte, tranvoichint le v'laidge. Les fannes, courieuses, vegnint beuyie cés bés fruts et en réservint quéques kilos pou le soi. Mes soeurs, aivôs yote "petêt negre" péssint poi drie les mâjons.. C'ât lai mère que vudait les celéges chu des yeussûres de toile écrue, aivos bin di tieusain. Taint qu'i vivrai, i varraî ces belles celéges noires que r'yuint c'ment des diâmants ... An les vendait deux sous lai livre, et quat'sous le kilo, aivô le bon poids, Craites-vos qu'an dyaingnaît sai vie ? ... Tiaind an se raippele ces temps-li, an crait sondgie... Poétchaint, an s'piaît en l'hôtâ..., an était content, tus ensoinne, ... an s'ain-

noyaux, je remplissais ma petite tasse aux trois quarts, je mélangeais avec un peu d'eau, et je buvais et mangeais ce "mouesse" (résidu). Vous pouvez être sûrs que je me badigeonnais de la belle manière ; je ressemblais à peu près à un nègre. Tout le monde riait, plutôt que me grondait.

La journée achevée, nous rentrions à la maison. Mes frères, tout fiers de la récolte, traversaient le village. Les femmes curieuses, venaient regarder ces beaux fruits et en réservaient quelques kilos pour le soir. Mes soeurs, avec leur petit nègre, passaient derrière les maisons.... C'est la mère qui vidait les cerises sur des draps de toile écrue, avec un soin tout particulier. Tant que je vivrai, je verrai ces belles cerises noires briller comme des diamants... On les vendait deux sous la livre, et quatre sous le kilo, avec le bon poids. Croyez-vous qu'on gagnait sa vie ? Quand on se rappelle ces temps-là (après 1900) on croit rêver... Pourtant, tous ensemble ... on s'ai-

mait bin... El é fallu se
séparaie !... Mitenaint, an
aittend..., an sondge ! ...

mait bien.... il a fallu
se séparer... Maintenant...
on attend ... on songe...!

H. Brodard

L'auteur patoisant : M. l'abbé François Xavier BRODARD
vous présente son premier volume, traitant des gens et
chose de chez nous :



"SUR LE BANC DEVANT LA MAISON", pour ceux qui ne comprennent pas le dialecte gruérien. L'auteur s'est décidé, sur les demandes qui lui en ont été maintes fois adressées, à publier une partie de ces brefs articles qui intéressaient les amis du patois. La plaquette paraîtra cet automne aux Editions de la Licorne, c.p. 5 - 1700 Fribourg, sous le titre "GENS ET CHOSES DE CHEZ NOUS". Qu'on se le dise. Le prochain numéro de *L'Ami du Patois*, vous donnera tous renseignements utiles. Si vous avez aimé "Sagesse paysanne", vous retrouverez avec plaisir sans doute notre dialecte dans les pages de cette nouvelle publication. Et vous aurez autant de plaisir à l'offrir qu'à la lire.